

18) « Il fut saisi de pitié »

« Il le vit et fut saisi de pitié » (Lc 10,33)

Le déclic, ou le saut, est tout dans la pitié, dans la compassion. Toute la différence intérieure entre les deux autres voyageurs et le Samaritain est dans la compassion. C'est la compassion qui change tout, qui distingue le Samaritain des deux autres. C'est la pitié, la compassion qui, dans la parabole, déclenche la responsabilité du Samaritain et fait de lui le prochain de l'homme blessé et abandonné. Déjà dans le texte, l'acte de « se faire proche », de « se faire le prochain », suit immédiatement le mouvement de la compassion qu'il éprouve pour l'autre : « ...il le vit et fut saisi de pitié. Il s'approcha... » (10,33-34).

L'expression « il fut saisi de pitié » est la même que celle utilisée dans la parabole du fils prodigue pour décrire le mouvement intérieur du père lorsqu'il voit son fils revenir de loin : « Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. » (Lc 15,20)

C'est essentiellement la même scène, la même situation : quelqu'un voit un misérable, un « demi-mort » ; il est mû par la compassion et s'approche de lui jusqu'au contact physique : les soins du Samaritain, l'étreinte et les baisers du père.

Or, le père de la parabole du fils prodigue est une illustration de Dieu, une icône de la miséricorde de Dieu, un portrait du Père des Cieux. Le Samaritain aussi, au fond, illustre l'amour du Christ. Mais dans cette parabole, Jésus décrit surtout l'homme appelé à imiter Dieu, car il est créé à son image et sa ressemblance.

Cela veut dire que le déclic de la responsabilité face à la misère du prochain a la consistance et l'importance de l'image de Dieu inscrite dans notre cœur, dans notre liberté ; une image que le péché a ternie, mais qui, dans un certain sens, s'active et se reconstitue surtout dans la compassion. La compassion envers le prochain est comme un réveil de l'image de Dieu en nous, et rien n'accomplit notre « moi », rien n'est pour nous « vie éternelle » autant que le fait de devenir réellement l'image du Créateur, du Dieu qui est Amour, Miséricorde.

Cela signifie alors que le mouvement de compassion qu'on éprouve face à la misère et à la détresse d'un autre n'est pas seulement un sentiment. Ou plutôt : c'est un sentiment, mais pas purement sentimental. Car c'est une attitude du cœur et de la liberté qui se fonde sur la manière dont nous sommes faits par Dieu ; c'est un sentiment qui découle de l'ontologie la plus radicale de notre nature humaine, de notre être le plus profond car à l'origine, nous sommes créés à l'image et à la ressemblance du Dieu miséricordieux et compatissant.

Ce mouvement intérieur reste sentimental si, à partir de lui, la responsabilité ne se déclenche pas. Si on s'arrête au sentiment de compassion, c'est un peu comme sentir pour un instant la nostalgie de notre enfance. C'est beau, mais cela ne nous fait pas redevenir enfants. Si, par contre, la

responsabilité se mobilise, c'est comme si ce dont nous avons la nostalgie redevenait une expérience actuelle.

Il y a une description touchante de cela dans le chapitre 21 du roman « Les Fiancés » d'Alessandro Manzoni, là où l'Innomé, un seigneur très puissant et qui a passé sa vie dans le crime et la violence, fait kidnapper Lucia, la fiancée, pour la livrer à Don Rodrigue, un autre seigneur sans scrupules, qui convoite cette jeune fille. Le serviteur chargé de l'opération, au surnom éloquent de « *Nibbio* », en français « milan », ou « vautour », l'oiseau prédateur, un homme désormais habitué à toutes sortes de crimes, une fois revenu au château de l'Innomé avec Lucia, vient vers son seigneur lui rendre compte de l'opération. Tout s'est bien passé, mais il y a un « mais ».

«- Mais... je le dis sincèrement, j'aurais mille fois mieux aimé que l'ordre eût été de lui envoyer une balle dans le dos, sans l'entendre parler, sans la voir en face.

- Quoi? Quoi? que veux-tu dire?

- Je veux dire... que, durant tout ce temps, tout ce temps qui a été si long... elle m'a vraiment fait trop de compassion.

- Compassion? Que peux-tu savoir de la compassion? Qu'est-ce que la compassion?

- Je ne l'ai jamais si bien compris que cette fois; il en est un peu de la compassion comme de la peur ; si vous lui laissez prendre pied chez vous, vous n'êtes plus un homme.»

L'Innomé ne peut plus se libérer de cette parole, "compassion", et du fait que Lucia ait réussi à provoquer ce sentiment dans un homme dur et violent comme Nibbio.

«- Il faut que cette femme ait quelque démon de son côté, pensait-il ensuite (...). Oui, quelque démon ou... quelque ange qui la protège... Compassion à Nibbio!... Demain, demain, et de très-grand matin, hors d'ici cette femme; que son sort s'accomplisse, et qu'on n'en parle plus; et... (poursuivait-il en lui-même, animé de ce sentiment avec lequel on intime un ordre à un enfant indocile, tout en sachant bien qu'il n'obéira pas) et qu'on n'y pense même plus. (...) Mais, de nouveau, vinrent se jeter à travers ses pensées ces paroles : Compassion à Nibbio !

- Comment diable cette femme peut-elle donc avoir fait? continuait-il, fasciné par cette idée. Je veux la voir. Eh ! non. Oui, je veux la voir. »

« De la compassion, à Nibbio, au Vautour ! » C'est cette parole, cette réalité, qui ne laisse plus l'Innomé en paix, car elle correspond à son cœur infiniment plus que tout le mal qu'il a fait. Cette parole le pousse, bien malgré lui, à se retrouver lui-même, à retrouver sa vraie identité, sa vraie liberté. Et en lui aussi, comme dans le Samaritain, se déclenche un besoin de proximité : il va chez Lucia. Et en la rencontrant, il se laisse blesser lui aussi par la compassion pour elle et décide de prendre en charge sa misère, d'en prendre soin, de la protéger

et de la sauver du mal qui la menace. « Demain matin nous nous reverrons, vous dis-je. Allons; en attendant, prenez courage : reposez-vous : vous devez avoir besoin de prendre quelque nourriture : tout à l'heure on vous en apportera ... ». Cela, cette attention, cette compassion, changent toute sa vie, la rachètent, la renouvellent. C'est d'ailleurs Lucia elle-même qui lui explique cela avec une formule de catéchisme populaire qu'elle doit avoir apprise par cœur lorsqu'elle était petite : « Dieu pardonne tant de choses, pour une œuvre de miséricorde ! ».

La compassion est ainsi un mouvement du cœur, un sentiment, qu'il ne faut jamais mépriser, même si le plus souvent nous le transformons vite en sentimentalisme. Mais, comme je disais, de par sa nature, ce mouvement n'est pas sentimental, car il est ontologique, il est au cœur de notre nature, il est la substance la plus vraie et la plus profonde de notre cœur créé à l'image et la ressemblance d'un Dieu qui est Amour, Miséricorde. Le Milan se trompe lorsqu'il dit que si on se laisse prendre par la compassion, on n'est plus un homme. C'est bien le contraire qui est vrai.